

ATELIERS TIERS LIVRE

**#ANTHOLOGIE**  
*ÉTÉ 2024*

françoise renaud





*photographie : ©françoise renaud,  
Cévennes, 2016*

## sommaire

- #00 | prologue
- #01 | la gifle
- #02 | atelier
- #03 | la gifle
- #04 | traquer souris
- #05 | se moquer d'habiter
- #06 | danse transe
- #07 | trajectoire vivre
- #08 | chute de soleil
- #09 | au chaud du poing
- #10 | corps et temps
- #11 | avant l'endormissement
- #12 | aux abords
- #13 | observatoire
- #15 | réconfortant
- #16 | viens contre moi
- #17 | vies minuscules



## #00 | prologue

*écrit en septembre 2019 autour d'un texte de  
Peter Handke dans le cycle Pousser la langue  
/ introspection sous verbe*

*(je reprends cette version en guise de prologue)*

Suis née à peu près selon les prévisions.  
Suis arrivée aux marées d'équinoxe dans  
une petite rue derrière le port. Ai ouvert les  
yeux, ai crié, ai gigoté. Ai rechigné à la  
lumière comme les autres.

Ai cherché à attraper les doigts, les objets  
qu'on me tendait.

Ai sucé, appris à serrer, à déchiqueter, à observer avant de saisir. Ai chapardé des sourires. Ai surpris mon image dans le miroir, le soleil en haut, la pluie aussi, les expressions du visage de ma mère. Les ai répertoriées pour y accorder mes attitudes. Ai appris à me méfier.

Ai bafouillé répété des sons, des syllabes. Ai formé des mots des phrases. Ai appris mon nom, le nom des gens de ma famille. Ai désiré, pleuré, râlé, grogné. En gros me suis manifestée.

Ai échappé à la surveillance des adultes une fois dressée. Me suis aventurée au fond des jardins, dans les arbres de la colonie de vacances plus haut dans le chemin, ai couru les rochers les plus dangereux de la côte.

Ai appris à écrire mon nom.

Ai rapidement compris que tout se payait, se gagnait. Ai appris à me contenter, à baisser la tête, à filer doux. Ai appris la douleur de la perte, vivant dans l'ombre de l'autre.

Ai bien travaillé à l'école, ai fait ce qu'on me demandait de faire. Ai eu honte d'être pauvre. Me suis révoltée, n'ai plus rien supporté. Ai eu soif de tout. De marcher au bord de la mer, dans les montagnes, les pays étrangers où on attrape la fièvre. Ai eu envie de prendre des risques, de dépasser les limites.

Suis partie loin.

Suis partie pour vivre seule, loin d'eux.

Ai étudié les sciences de la nature.

Ai mis souvent des habits que j'aimais et du noir au bord des yeux. Ai cherché les règles du jeu mais ne les ai trouvées nulle part. Ai voulu aimer, n'ai pas tellement su. Ai évité les pièges pour tomber dans d'autres pièges. Ai eu envie de danser de mourir. Ai fui les modèles imposés, les contraintes régissent les sociétés d'hommes. Ai vécu dans une grande ville américaine avec un homme noir. Le chagrin le désir. Ai mesuré l'impossible.

Ai vu des centaines de films dans des salles obscures tard le soir, ai lu des centaines de livres d'où s'élevaient des musiques envoûtantes.

Ai oublié que j'étais une fille. Ai travaillé mes muscles, mes gestes, mes réflexes. Ai participé à des compétitions. Ai eu mal aux tripes juste avant d'y aller.

Ai évité de me reproduire.

Ai visité les hauts volcans, les îles secrètes de la mer de Java, les villes bondées d'Orient. Ai pris des substances illicites. Ai passé des jours à écrire des histoires pour rien ou pas grand-chose. Tout ça ne s'arrêterait jamais si on voulait. Ai fait ceci ou cela, ai aimé, pas aimé, détesté, ressenti tant de peine. Ai vu les premières rides s'incruster de chaque côté de ma bouche. Tout ça ne s'arrêterait qu'une fois le corps effrité brisé accidenté ou si vieux qu'il n'a plus de dents, plus d'allant, parvenu au bout du rouleau. Sinon ça continuerait encore, la

même soif de vertiges de vocalises de  
brume au bord du fleuve.

Ai tâché de me perdre et de me retrouver.



## #01 | la gifle

Arriver à l'avance | ouvrir la porte | en fait non, la pousser car demeurée entrebâillée, dévoilant une part de sol genre carrelage couleur indéfinissable sans fantaisies avec rainures – le même que celui du couloir – conduisant forcément vers le bureau qui ne sert qu'à poser cartable et documents à distribuer aux élèves à moins de choisir de tracer vers le fond à travers les tables en rang d'oignon | tout aussi bien s'arrêter devant le tableau couvert de signes de la dernière leçon que l'un d'entre eux effacera large dans un nuage de craie | regarder le tableau puis se retourner vers la salle sans âmes | imaginer, les imaginer eux, visages en attente, corps en torsion à cause des

chaises sans confort se demandant combien de temps ça va durer, supporter, mais pour l'instant tous dehors à s'agiter rigoler se frotter se défier se provoquer | c'était arrivé une fois | passer en revue les murs et plafonds tandis que la rumeur commence à monter du dehors, puis ils arrivent en meute, c'est toujours la même histoire, supporter le poids de la meute, peser le manque de curiosité et la manipulation à l'intérieur des bandes avec les dominants à tête de mule qui font marrer les autres, autorisent à la désobéissance | c'était arrivé rien qu'une fois, un mouvement de main vers la joue parce que là c'était trop d'impertinence, mouvement stoppé en cours de route fort heureusement | s'en sortir par une pirouette, une parole conciliante | s'en sortir au terme de l'heure ou de la demi-journée et suivre le même chemin jusqu'à la porte entrebâillée | s'échapper | penser à démissionner | oublier la saleté des sols des murs des plafonds des tables des couloirs des fenêtres | refermer la porte derrière soi une fois pour toutes et

emprunter la suite des couloirs jusqu'à la  
sortie



## #02 | atelier

elle aurait du mal à choisir la pièce qu'elle s'apprêterait à explorer par le regard, de quelle nature elle serait, combien de portes, combien de fauteuils, combien d'objets posés sur la table avec les restes du petit déjeuner, où serait placée la fenêtre (important la fenêtre pour la lumière, présence ou absence) et quelle serait la couleur des murs (à supposer qu'ils soient tous de la même couleur), il y aurait des poteries placées sur chaque marche de l'escalier étroit qui saurait la conduire à cette chambre secrète dont elle aurait entendu parler

elle aurait du mal à grimper dans le dédale des pots, des bouquets séchés et des petites bibliothèques encombrées avec des papiers et des cartes postales qui dépassent des livres, du mal à en franchir le seuil, à faire un pas vers l'intérieur, il y aurait cette odeur particulière qui évoque les ateliers d'artiste, ce liquide nécessaire pour diluer la matière, la malaxer jusqu'à la travailler une fois posée sur le papier ou la toile

elle aurait du mal à identifier le personnage qui ne soupçonne pas une seule seconde qu'on le cherche et qu'on souhaiterait savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense, ce qui se passe dans son cerveau, ses petites inquiétudes pour la préparation du repas du soir ou l'arrivée d'un ami en visite, pourtant le personnage ne pense pas au repas ni à l'ami qui viendra, il est en pleine action dans un total silence et il faut que le regard balaie tous les recoins de la pièce l'un après l'autre pour le découvrir enfin dans un angle où est installé une sorte de bureau avec une foule d'objets qui

ressemblent à des pinceaux et des petites boîtes de couleurs et un pot rempli d'outils à gratter, tout à fait bien caché derrière le chevalet

elle aurait besoin de rentrer dans le tableau pour la voir elle à son poste de travail, absorbée par la science des passages d'un ton à l'autre -- il s'agit donc d'une femme, elle aurait fini par le comprendre en progressant dans l'écriture --, une femme qui œuvre d'une palette à l'autre, qui ne supporte pas qu'on dérange ses affaires, les visites sont programmées parce qu'on ne peut pas la déranger pour un rien

elle passerait sur elle, observerait son visage habité comme révélé par la lumière forte du nord, celle qui provient de la fenêtre derrière elle, le paysage un bref instant visible dans la fenêtre, oliveraies, ciel bleu violacé, ligne de petites montagnes au loin, et

elle repartirait comme elle serait venue  
par la porte sans même dire un seul mot

## #03 | traquer souris

la souris est par terre immobile immobile au point que je me demande si elle est morte ou si elle attend le bon moment pour se faufiler et tous les jours il y a une souris d'ailleurs je ne sais pas trop de quelle espèce en tout cas genre campagnol qui vit en grand nombre dans les prairies juste à côté donc je dis souris parce que c'est plus simple comme ça et la chatte toujours toujours là qui guette juste à côté et elle court après la souris dès que je tourne le dos et m'occupe d'autre chose évidemment que je pense je pense qu'elle va souffrir si la chatte continue à l'agacer l'agacer souffrir et j'ai du mal à le supporter alors je me précipite pour l'attraper afin de la rendre à

son univers naturel mais elle se cache  
s'enfuit se réfugie derrière un meuble un  
rideau je me retrouve en train de la traquer  
pour la sauver sauver petite viens laisse-toi  
faire sinon sinon je la cherche tire un  
meuble et hop la voilà qui cavale le long du  
mur jusqu'à l'angle bifurque elle bifurque  
et la chatte l'a vue se précipite et elle la  
prend dans sa gueule je la lui vole avant  
qu'elle ne l'écrase entre ses dents ou la  
prenne à la gorge vite je la mets dans ma  
poche pour qu'on l'oublie fonce dans la  
prairie pour la libérer cours cours petite  
cours dans n'importe quel trou la souris  
n'est pas un objet mais tant pis elle est là  
tous les jours dans ce printemps-été on ne  
sait plus très bien parce qu'il pleut et la  
souris est devenue mon objet de souffrance  
souffrir échapper sauver petite viens  
surtout viens avant que

## #04 | se moquer d'habiter

1

Habiter le pays de mer tout d'abord pour commencer la vie, la maison construite pas loin de la côte par le père courageux soucieux d'abriter sa famille, enfants en train de naître, maison souvent décrite probablement détruite d'ici quelques mois au départ de la mère, elle aussi très vieille désormais, maison qui va rester dans mon souvenir avec jardin bien ordonné et grenier transformé en chambre de jeune fille quand j'ai eu 14 ans avec de la peinture bleu ciel autour de la fenêtre et dessus de lit assorti, souvenir intouchable façonné par les tempêtes et les étés d'adolescence

2

Habiter la ville dans la jeunesse avec la soif de nuit et de folie, la ville ouvre ses bras ses zones brûlantes ses artères, la ville crée l'abri et protège ses passants et ses résidents, je la découvre sous le ciel puissant du Sud, elle est ma nouvelle maison, ma liberté

3

Se moquer d'habiter parce qu'on ne fait que sortir, que rechercher l'aventure, la chambre est vide et neutre, ne sert qu'à recueillir le corps qui dort

4

La chambre dite universitaire était au rez-de-chaussée d'un petit bâtiment à la cité Vert-Bois nichée dans les romarins et les chênes verts, autant de taillis qui permettaient aux voyeurs de se glisser jusqu'aux fenêtres de l'aile des filles, trahisons des regards, intrusions dans le soi intime qu'on ne connaît pas encore

5

Habiter rue Pouget, premier appartement rien qu'à moi loin du pays d'enfance, loin des parents et des gens fréquentés jusque-là, petite maison désuète autant dire dans son jus pour accueillir amis amants, autrement dit deux-pièces aux murs couverts de vieilles tapisseries avec gros fauteuil en cuir datant de l'autre siècle et placard de cuisine en formica vert pâle, salle de bains bricolée, un lieu loué par un monsieur à moustache et voix métallique qui avait poursuivi une carrière d'arbitre de football, je détestais le rencontrer, mais ce qui comptait le plus c'était le jardin ancien avec plusieurs espèces de roses et plantes indisciplinées, aussi le chat blanc sourd qui me visitait chaque jour

6

Un quartier populaire mal famé, petit appartement d'un immeuble aux portes de garage taguées, rentrer à la maison par les ruelles et les recoins obscurs, le porche lui aussi sans lumière, bien vérifier, ne pas être suivie, pousser la porte, grimper rapidement l'escalier, ma pièce-refuge avec

quelques rayons de livres récupérés et un bureau en bois qu'on m'avait donné, là où j'ai commencé à écrire

7

Apprendre à habiter, à occuper l'espace, à récupérer dans la rue des objets mis au rebut qui peuvent être détournés, en faire son affaire, habiller les murs et les sols, créer le cocon, se sentir suffisamment bien pour tenter d'écrire un peu

8

La cabane était faite de bambou, palmes végétales en guise de toit, elle était posée dans le sable, pas encore de tourisme dans ces régions éloignées de l'île de Java, une cabane de pêcheurs qu'on m'avait louée et je m'étais envolée dans mes rêves et les rugissements inconnus d'un monde que je notais et dessinais dans un petit carnet. Le jour je marchais et ramassais des coquillages, la nuit j'écrivais et volais dans le ciel

9

La maison de l'oncle Joseph était neuve, dans la banlieue d'une grande ville, les pièces résonnaient tant elles étaient vides, ou alors c'était à cause de la nature du béton. J'y ai vécu pour une année près du lycée, le temps de grandir un peu plus pour vivre l'internat.

10

Habiter la maison d'un artiste le temps d'un été dans une solitude brûlante pas loin du quartier gitan, la maison grande et exempte de bruits, seulement les sons en provenance du dehors, une courette fraîche, la beauté des espaces et la présence de l'art un peu partout accroché aux murs

11

Habiter, faire d'un lieu un chez soi, chercher la protection des murs et des étoiles



## #05 | danse transe

je marche par tous les temps, parfois je cours, je ne m'arrête jamais jusqu'à trouver un nid pour y passer la nuit, je ne sais plus qui je suis ni d'où je viens, j'ai traversé des villes et des campagnes et franchi des frontières jusqu'à me mettre dans cet état, je suis né loin au Nord dans un pays dont j'ai oublié le nom et l'exakte position géographique, un pays ravagé par une terrible guerre, et j'ai fui en serrant la main de mon père, ma mère elle n'a pas tenu bon, trop de chagrin et d'épuisement sans compter le déracinement et la faim et le froid, j'ai glissé fort ma main dans celle de mon père, il n'y avait que lui pour me tirer vers la lumière vers l'avenir et mes petites

jambes couraient alors que lui marchait vite avec sa casquette tirée sur les yeux, à présent qu'il est parti rejoindre ma mère, je marche seul avec mon sang brûlant circulant dans un frissonnement de source et me poussant vers l'avant, tout mon corps porté devant habité par une rage insatiable de vivre, quelques fruits glanés dans les vergers et un quignon de pain pour me contenter, à présent que je n'ai plus mon père pour me réconforter je me blottis dans le foin pour trouver le sommeil et les rêves tourbillonnent en moi comme le sang et autour de moi aussi brûlants que le sang, je n'ai peur de rien, je peux travailler autant que trois hommes réunis, je porte mon corps devant moi et parfois je le laisse courir danser partir dans la transe, les gens me jettent quelques pièces quand je danse pour eux autour du feu, ils perçoivent dans les gestes de mon être funambule l'existence d'une force sauvage et la possibilité d'un autre monde à toucher de la main comme si les étoiles soudain devenaient proches, je marche, je marche, je suis ouvrier-saisonnier et propose mes

services dans les domaines agricoles que je traverse et dans les usines des villes qui ponctuent ma route, je danse pour les gens quand ils font de grands feux ou sacrifient des bêtes pour attirer le bon œil, je ne dis rien à personne mais je cherche l'âme-sœur pour habiter ensemble la même demeure, je sais que je pourrais la reconnaître sitôt que je la verrai, le corps porté devant et mains offertes je poursuis mon chemin



## #06 | trajectoire vivre

le jour vient, réveil dans la lenteur et  
lumière progressive passant du gris au rose  
au blanc au brillant au patiné au débordant  
seule dans le corps du jour  
seule au pays inconnu lacis de chemins de  
bourgs de forêts  
seule au proche des jardins en croissance  
sans s'occuper de rien d'autre que de sortir  
de la nuit et de vivre jusqu'au bout du jour  
et recommencer depuis cette tempête de  
septembre où je suis née en arrière du quai  
Leray, la mer brutalisait le môle les jetées  
les falaises, la petite sœur réclamait maman  
partie pour donner naissance, le monde  
était en train de changer

seule alors qu'on ne voit plus la terre tellement envahie par les herbes et les hautes graminées sous un bleu doux, alors que les sources livrent leurs eaux pures à profusion, alors que les mères des agneaux se régalent d'orties, la fenêtre est ouverte sur le silence de l'ancienne ferme avec dépendances et vaste prairie et la brise soulève les feuillets sur la table qui sert de bureau, silence pas tant de ça, rumeurs multiples et sourdes au cours de la première promenade à redécouvrir les arbres le matin, l'élan de leurs bras, les choses du monde, les créatures en train de s'activer dans les trous de la terre, à la fois le trop de vide et le trop de plein et l'exultation qui pousse dans les veines

seule — oui sans doute — , un sentiment fort et précis, essentiel avec foule de mots à venir, chaque fois de nouveaux mots à livrer en pâture tous les jours, les pieds foulant la terre invisible avec des trous et des bosses comme s'embarquer au port jamais oublié de la naissance et poursuivre une trajectoire connue de personne

inventée à chaque lever de soleil à chaque  
pas, aucune horloge ne donne l'heure sinon  
l'orbe du soleil, n'importe quel est le jour,  
si le facteur ne passe pas alors c'est  
dimanche, seule pour penser grommeler  
observer rassembler la joie et les forces  
continuer plus loin encore  
écrire voir désirer la beauté  
ouvrir plus large la porte



## #07 | chute de soleil

25 juin 2024

Le soleil est long à disparaître en cette saison. Longtemps il traîne, illumine la lisière arborée au-delà de la prairie. Longtemps les animaux furètent. J'attends quelque chose. J'attends. J'attends que la qualité de l'ombre soit suffisante pour relâcher mes nerfs, à moins que ce soit la disparition progressive de la clarté qui me serve de

signal. Une histoire de corps, de corps qui guette la venue du noir et la puissance du silence. D'habitude je m'en réfère au chant de la hulotte pour me raccrocher à la régularité de son cri en deux temps et me rassurer sur l'état du monde, mais ce soir la fatigue est telle que je ne l'entends pas. La hulotte n'est pas là, je me demande ce qu'elle est devenue. Impossible de me fixer sur un livre. Impossible de me couper du spectacle. Les lumières entre douceur et incandescence liées à la chute du soleil s'atténuent rapidement au-dessus du coteau. Bientôt le moment juste, encore ça résiste. Les lueurs frôlent les herbes apaisées et se faufilent sous les branches du grand châtaignier pour agacer les ténèbres amassées au cœur de sa matière tortueuse, un tournant décisif, puis quittent l'espace d'enracinement des branches dans le tronc large, remontent au cœur de l'arbre, allument des mèches furtives dans sa canopée. Temps de regagner la

maison. Temps de murmurer, d'oublier  
les remuements du vivant, de  
s'abandonner à la nuit. Une histoire de  
corps qui résiste encore.



## #08 | distinguer la porte

Et c'est dans ce moment où le soleil soulevait encore quelques écailles de lumière éphémère au tout sommet des châtaigniers que je l'ai vue, j'allais m'en retourner vers la maison et reprendre position un petit moment dans le bureau avec les livres et la table à écrire qui rassure avant d'aller dormir quand j'ai distingué comme une découpe un peu plus claire nichée dans la pénombre, elle semblait faire partie du muret, l'un de ces murets construits

en pierres empilés dans une configuration parfaite pour tenir debout sans mortier et jamais je n'avais remarqué cette anfractuosité, ce décalage entre le bout de mur et l'épaisseur de la haie, une image étrange qui du coup m'interroge et m'attire, l'obscurité est désormais puissante, je me rapproche de quelques pas, essaie de distinguer la pierre du bois et du végétal luxuriant parce qu'en cet endroit du bosquet les limites sont confuses et les matières s'entrelacent jusqu'à se confondre et refermer les passages, mais oui il y a bien un panneau de bois qui ressemble à une sorte de porte bricolée à demi recouverte de lianes, j'écarte le fouillis des branches avec beaucoup de prudence, reconnais du bout des doigts la surface rugueuse jusqu'à ses bords, la barre en métal qui se tire et se soulève, je pousse, éprouve une terrible crainte, et si ça ouvrait sur un fossé, un piège à renard ou autre bête dite

nuisible, un carrefour insoupçonné de sentiers, une zone interdite, une galerie qui s'enfonce sous la terre, un cimetière sauvage, une aire de combat pour les cerfs en rut, une tanière à sangliers, un jardin maudit avec plantes carnivores, un manoir en ruines, un espace à menhirs pour rituels chamaniques, un au-delà transformé exacerbé par l'excès d'obscurité d'une nuit sans lune qui génère des questions et révèle de l'effroi, personne ne pourrait y répondre sinon la hulotte affirmant soudain sa présence, enfin oser, pousser ce panneau de porte qui coince et résiste, y aller carrément avec le pied mais non rien à faire, il faudrait un outil tranchant pour défricher autour, je lâche prise, la nuit est trop noire, je reviendrai demain



## #09 | au chaud du poing

comme on sait je suis devenu ouvrier-saisonnier circulant depuis mon jeune âge accroché à la main de mon père qui déguerpiçait laissant derrière lui un pays détruit et tentait de survivre dans une déambulation désespérée à travers les campagnes du nord de l'Europe, moi j'étais son enfant et nous étions des miséreux rien que de pauvres gens malheureux, et forcément que j'aurais pu interrompre notre fuite en tombant malade ou refusant de repartir un matin parce que les forces m'avaient quitté

parfois la douceur d'un vallon peuplé de pommiers en fleurs, se glissait en moi l'idée que je pourrais vivre dans un endroit qui ressemblerait à celui-là

alors il est arrivé que mon père s'était fait tirer comme un lapin dans la forêt au passage d'une frontière interdite et la plaie s'était mise à s'infecter jusqu'à ce qu'il en meure, oui il avait fallu ce tir de carabine pour le mettre à terre, et il avait fallu ce tir de carabine pour que j'extirpe une fois pour toutes ma main de la sienne, pas eu de larmes même pas

ce moment m'habite, je n'ai pas mesuré combien il faisait froid

il avait longuement neigé pendant la nuit et lui était couché sur la terre recouverte de neige poudreuse écriin blanc miroitant si doux dans la lumière il avait cessé de râler ma main toujours retenue dans l'étau de ses doigts rugueux tellement abîmés par les travaux parmi les plus durs que les hommes aient eu à produire sur cette terre, ses doigts pareils à du bois inertes soudain

mon visage blanc sans expression

ça n'avait rien d'un cauchemar juste un moment décisif rien d'autre à faire que de tenter de retirer ma main et de refermer les boutons de sa veste pour qu'il ait le moins froid possible, j'ai touché ses paupières et j'ai tourné la tête, j'ai pris le baluchon qui contenait nos maigres possessions presque rien je l'ai laissé derrière moi, enfin j'ai laissé son corps au visage glacé pétrifié dans une sorte de masque de douleur et d'effroi, effroi de me laisser tout seul livré aux loups et aux soldats moi son petit garçon son seul lien à l'existence sa seule famille, je me suis débattu avec mes idées de souffrance il fallait que je dégage à tout prix ma main de l'étau qui s'était refermé sur elle avec les crocs d'un piège

j'ai dû forcer, une par une ouvrir les griffes au risque de briser les phalanges ce moment où, ce moment que beaucoup d'autres que moi avaient franchi déjà un jour dans leur vie, ce moment où

et c'est là que j'ai entendu le sentiment de solitude qui me vrillait le cœur, sentiment

extrême capable de propulser vers l'avant vers le haut, sentiment pareil à une aspiration violente une fantastique explosion, je n'avais rien demandé à personne moi j'aurais seulement voulu demeurer plus longtemps dans le giron de ma petite mère et sentir plus longtemps le chaud dans le poing refermé de mon père et à présent plus rien n'existait sinon mon être encore si jeune égaré dans une forêt enneigée au pied du cadavre auquel il fallait définitivement tourner le dos, alors ce sentiment qui me poussait vers l'autre monde déclenchait l'avalanche sans aucune croyance ni certitude

## #10 | corps et temps

Je ne sais plus très bien qui parle ici en ce dimanche après dix épisodes d'un cycle touffu qui nous pousse au train pour écrire, car les choses ont changé depuis que je me suis reliée il y a quelques jours au saisonnier venu de Silésie qui s'appelle Jude et qui danse autour des feux, mes yeux parcourent sans cesse les textes accumulés autour de cet homme et assemblés déjà dans un dossier pour une part de livre à venir, tous ces jours à écrire qui s'accumulent en arrière de nous tout comme les pages et forge la main et le corps pour un embarquement capable de conduire vers une exploration des zones plus profondes. Jude a trente ans. Il arrive aux

abords de Montjourdan par un jour de printemps presque froid. Il la voit en train d'étendre du linge derrière la maison. Il est seul. Il a rêvé de ce moment très souvent au cours de ses pérégrinations. Je n'ai pas encore calculé à quelle date ça se passe, sans doute dans les années cinquante. Il arrive de Paris après avoir traversé tous les fleuves pour parvenir en ce pays au creux du monde. Il est pris par la folie d'exister autrement. Il espère. Il a huit ans. Il est déjà grand, pas aussi grand en taille que son père non bien sûr, mais il n'est plus un petit garçon innocent. Il est en train de se durcir la peau et les os dans la peau. Ses cheveux sont d'un blond presque blanc, lisses et emmêlés par la vie bohémienne. Il marche à travers les campagnes, ne parle pas la langue des régions qu'il traverse. Il a trente-deux ans. Il va devenir père. Il pense qu'il a conjuré le mauvais sort. Il apprend la langue auprès d'elle et l'aime intensément. Il aspire à un bonheur simple et fort. Mais il est détesté par sa belle-famille, les beaux-frères impitoyables et leurs femmes méchantes rongées de

jealousie. Il travaille comme un forçat pour se faire estimer, gagner sa place. Toujours on a dit qu'il travaillait comme trois hommes en santé, une vérité tournée en légende. Il travaille comme un forçat, c'est vrai, et ses mains et ses joues sont touchées par de graves engelures après avoir taillé les vergers dans un froid sévère. Elle le soigne avec des huiles végétales de ciste et d'hélicryse italienne. Il a quarante ans. Il court avec son fils après les papillons dans la grande prairie. Son fils est différent des autres, ne peut pas parler marcher comme les autres. Il est ruiné par cette pensée qui le traque dans le moindre recoin de son cerveau. Elle est comme lui, désespérée. Il a dix ans. Il doit se défaire du corps de son père devenu cadavre dans la neige fraîche avec des balles dans le ventre. Il se retrouve seul sans ressources. C'est alors qu'il commence à danser, à rebondir sur la terre pour cultiver l'élan. Il découvre le saut et apprend le nom des étoiles dans le ciel. Il enfouit toutes ses larmes et reprend sa route vers le Sud. Ma main caresse son visage d'enfant aux cheveux blonds presque

blancs, il aura le même plus tard. Pareil pour le corps solide et long, musclé, dressé en haut du coteau quand il l'a vue la première fois. Il n'existe pas de photographies de ses parents. Les mots sur le clavier s'efforcent de refabriquer l'image avec tout ce qu'elle aurait pu contenir de réel et de rêve. Je sais qu'il ne vivra pas vieux, sa merveilleuse beauté à jamais préservée.

## #11 | avant l'endormissement

Je ne connaissais pas le pays au début mais en marchant de nombreux jours j'ai acquis une sorte de connaissance et c'est la curiosité qui m'a conduit jusque-là J'ai traversé des tas de paysages arpenté des chemins faufileés entre les champs de céréales taillé les arbres pris soin des bêtes me suis perdu dans les petites forêts tout ça pour un repas chaud et quelques pièces J'ai fini par me repérer à bien des détails Même la nuit Ce noir particulier l'opaque au-dessus des routes le brillant du givre dans l'herbe brisée même quand il n'y a pas de lune Je me trouve au milieu du temps et je ne sais pas mon âge Je me rends bien

compte que je me suis éloigné des villes où il y a trop de misère Encore une fois la nuit est en train d'arriver et elle donne une nouvelle couleur aux choses toutes ces choses qui m'extirpent de mon histoire d'enfant sans que je le désire ou le formule vraiment Peu de points de ralliement dans les bourgs sinon le marché qui se tient certains matins ou la foire trois fois dans l'année Je viens d'arriver dans ce bourg-là et je ressens comme une envie de m'arrêter Je m'assois sur le parvis de l'église dont la masse se cale derrière moi et replace ma veste sur mes épaules à cause du froid qui devient plus intense et me saisit à la nuque Les hauts bâtiments déjà assombris de l'église médiévale et de son cloître proposent protection contre le vent et me donnent de l'espoir De brèves lueurs farandolent contre les murailles de pierre puis s'enfilent dans l'ombre et saisissent les arbres nus d'argent et de bronze Peu de répit pour le corps J'observe les lumières dans les fenêtres des maisons un genre de transition entre la vie et le sommeil et je vois une femme venir vers moi Elle porte

des jupons qui dessinent une couronne  
autour de ses hanches fortes quand elle  
marche elle vient du cloître elle précipite le  
pas Ne restez pas là voyons vous allez y  
laisser la peau venez avec moi il y aura du  
bouillon chaud à l'intérieur Nous marchons  
tous les deux l'un derrière l'autre à travers  
l'espace de terre déjà durcie par le gel dans  
les dernières lumières du jour avant  
l'endormissement du monde



## #12 | aux abords

Je n'ai connu aucune ville quand j'étais petit garçon, les villes liées à mon histoire avaient été détruites, elles avaient la couleur de la poussière et du béton broyé. Plus de maisons identifiables, de grands bâtiments en voie d'écroulement, monceaux de gravats noyant les chaussées explosées par les bombes. Ma petite ville de naissance ne ressemblait plus à ce que mes parents avaient connu avant les conflits. Quelques images résistantes au chaud dans ma mémoire : charrettes à chevaux traversant la place principale et jeunes filles tissant des couronnes de fleurs

pour une fête religieuse. Cette ville devait s'appeler Mieroszów ou Marzionka ou Kobielvice, je ne sais plus, je ne saurais en retrouver l'orthographe ni la trace sur la carte. Quant à me souvenir du chemin qu'il faudrait emprunter pour l'atteindre et de son allure à la nuit tombante, voilà des choses tout à fait impossibles. Je n'y retournerai jamais.

Les frontières étaient gardées par des chiens, les villages occupés par des blindés militaires. La langue que parlaient les soldats était rugueuse, impérative. Moi et mon père étions entrés dans la capitale allemande alors qu'il faisait nuit noire, clandestinement, et nous avons recherché des réfugiés comme nous pour apprendre les combines et nous en sortir vivants. Nous dormions dans des caves ou des dépotoirs. Nous avons les visages barbouillés de charbon pour ne pas être vus par les milices. Nous ne voyions pas grand-chose de la ville même si moi l'enfant j'essayais toujours de regarder par les soupiraux quand c'était possible ou entre les planches

des palissades. Mon père me rabrouait sévèrement, m'attrapait par la taille et me serrait contre lui à m'étouffer sous son manteau. Les femmes portaient des charges lourdes, pas moyen de faire autrement, tous les hommes appelés sur les fronts de l'Est ou de l'Ouest, et il y avait des drapeaux qui ornaient les façades des bâtiments officiels. J'avais l'impression qu'il faisait toujours froid, que tout était noyé dans du gris béton ou du gris acier. Le ciel aussi sauf quand il était rempli d'avions, alors il flamboyait et effrayait. On subissait des raids aériens durant toutes les nuits, on se cachait, se terrait, la ville n'existait plus et il y avait de folles fumées blanches qui s'élevaient dans les quartiers. Un jour nous avons réussi à franchir les lignes et nous étions sortis de Berlin afin de suivre notre destinée. Nous avons fui sans nous faire repérer par les sentinelles et les chiens aux bouches écumantes.

Rescapé des bombes, j'ai détesté les villes, et les voyages je les ai presque toujours accomplis à pied avec un baluchon sur

l'épaule. Peut-être ai-je pris quelquefois des trains qui émettaient de drôles de sifflements et qui stoppaient dans des gares équipées de charpentes métalliques. Les noms des villes étaient affichés en grand, pendus aux poutres géantes. On les voyait très bien la nuit. Je les notais tant bien que mal dans un petit carnet que je cachais dans ma manche. Mon écriture était mal assurée mais je me disais que plus tard je serais content de les retrouver et de les montrer à mon fils quand il rentrerait de l'école, emmitouflé dans le soir glacial avant que les dernières lueurs s'effacent sur l'horizon.

## #13 | observatoire

Le disloqué, le fragmentaire, les allers et retours vers un passé reconstitué, les terreurs de l'enfant de Silésie qui a tout oublié de sa ville et a été forcé d'abandonner son père abattu par les balles ennemies dans le froid de la neige, la quête de l'écriture jour après jour, l'anéantissement du temps chaque soir. La solitude aussi qui s'agrandit à s'enfoncer dans l'écriture pareille à une clairière au milieu des bois. À présent je ne sais plus où me situer. Je songe à cette porte qui s'est dessinée il y a quelques jours, nichée dans le mur quelque part à la frontière de mes jardins et du monde sauvage. On peut y accéder par l'allée aux tilleuls bordée par des taillis profonds et des fossés

abandonnés à la mélisse, aux digitales et aux coquelicots. Personne ne l'emprunte sinon quelquefois les bêtes qu'on mène à la pâture plus loin de l'autre côté et dont je peux entendre les remuements depuis le potager. La voilà dissimulée au cœur des lianes épaisses et sombres poussées dans le plus grand désordre, certains pans de murets en voie de dislocation. Les oiseaux gîtent nombreux à l'entour des arbres près du petit observatoire, un bâtiment étrange dont personne ne sait rien des usages d'origine ni ne se souvient de la date de construction. Une forme cubique en béton qui interroge, une sorte de petit donjon dressé là. Un escalier étroit de quinze marches permet d'y grimper et d'envisager le paysage, observer les différents horizons. Vision à 360 degrés. Je laisse mon attention se faire détourner pour profiter de la hauteur, découvre au loin les fermes installées depuis longtemps dans des vallons de verdure. Depuis cette position je sens combien le ciel prend davantage d'importance, multitude empressée des nuées toujours à la bataille brassées depuis

le sud-ouest et chargées d'odeurs marines (à vol d'oiseau on n'est pas si loin de l'Atlantique), les courants de l'air, les forces invisibles. Un rapace piaule dans les sursauts de vent qui a forcé depuis le matin, un cri plutôt aigu et bizarrement doux en contraste avec son envergure et la majesté de son vol. J'ai aussi bien meilleur accès aux nuances des feuillages, à la variété des espèces, à la masse compacte des bosquets comme si les corps d'arbres et d'arbustes se rassemblaient en matières couleurs murmures pour composer un ensemble indissociable épaissi de fougères et tout cousu de clématites et de salsepareille, espèces qui ont proliféré en ces derniers mois pluvieux. Pourtant je cherche autre chose. Je tente de voir à l'intérieur de ce corps végétal façonné autour des murailles ce qui pourrait s'y tramer de la vie et de la mort, de la décomposition et de la germination, de la transformation des sols et de l'organisation du vivant. Je note sur un bout de papier trouvé dans ma poche : penser à la température, à la pénétration de la lumière, rapprochements, froissements,

fécondations, grouillement d'insectes, bondissements de chevreuils en rut. D'en haut je m'alerte, écoute le rapace en chasse, contemple, ressens ma fatigue à l'aube de l'été, me souviens de la porte que je voulais revisiter. Il sera encore temps demain.

## #15 | réconfortant

Il vous faut du chaud... c'était la seule parole réconfortante qu'il était capable d'entendre, lui qui venait de loin à travers la guerre et les frontières extrêmes de l'hiver, lui qui avait souffert comme personne n'imagine... la soupe chaude, ça va vous requinquer, vous allez voir, et pas rien qu'un peu... elle avait surgi dans la fin du jour de derrière l'église, soutenant une marmite calée dans ses jupes pour ne pas se brûler les mains, elle avait les joues rougies sous un bonnet grossier qui couvrait des cheveux en désordre... mon bon ami approchez mais approchez donc... il n'était

pas du genre à baisser les yeux ni à plier l'échine, il serait mort plutôt que de plier, il pensait à son père demeuré dans la neige... mais vous paraissez bien jeune, dites-moi, d'où vous sortez comme ça tout seul ?... est-ce qu'elle avait eu faim elle aussi un jour de misère, est-ce qu'elle s'était privée pour ses enfants, est-ce qu'elle avait eu un homme jamais rentré du front ?... et puis vous êtes si maigre... elle généreuse était sortie du décor dans ces murmures qui accompagnent la chute du jour, elle se souciait des réfugiés, de ceux qui avaient échappé à la violence et se battaient pour redessiner les contours d'une existence possible... la porte de l'église est toujours ouverte, vous savez, tout le monde a droit à l'abri et au recueillement, c'est ce que je leur ai dit à tous, Dieu c'est pas que pour les riches... elle avait posé sa marmite sur le muret qui bordait les bâtiments, avait sorti un bol de son tablier et versé du bouillon de légumes qui fumait dans l'air froid... vous pourrez dormir dans la sacristie, il y a des couvertures, demain je

vous porterai du pain, en attendant faut  
vous requinquer, buvez bien chaud...



## #16 | viens contre moi

Depuis longtemps elle s'est arrêtée de parler, déglutit à peine, le moindre mouvement lui paraît hors de forces. Simplement assise sur la chaise face à la fenêtre, mains posées dans le tablier.

Il se demande ce qu'elle peut regarder comme ça. Les arbres, le paysage, la pluie qui glisse au long de la vitre. Il y a de la peur et de la folie dans ses yeux. *Et puis il faut attendre pour savoir vraiment, tu ne crois pas ? Tu ne dois pas t'abandonner au désespoir.* Il ne sait pas comment on dit

désespoir dans sa langue à elle. Un sursaut reste possible, il faut à tout prix qu'elle réagisse, il faut qu'elle mange quelque chose. *Viens t'asseoir près de moi, viens, tu veux bien ?* Il s'agace qu'elle ne réagisse pas, qu'elle refuse tout de lui. Il voudrait la secouer mais il n'ose pas, il a peur soudain qu'elle se laisse mourir, refuse de respirer, de s'alimenter, et il ne sait pas comment faire pour la sortir de là.

On dirait qu'elle s'est tassée un peu plus sur la chaise, une compression verticale du corps, la courbe du dos plus prononcée, la tête penchée à cause des larmes. Il ne connaît que le mot *amour*, il le connaît même en plusieurs langues. Il le lui dit, le lui répète comme un doux secret. Il voudrait lui donner davantage pendant que l'enfant dort, leur enfant qui ne grandit pas, qui ne parle pas, qui ne se tient pas sur ses jambes, et il le sait, il faudra bien que ça éclate, que la tempête vienne, que les mots soient posés sur le mal dont il souffre *parce que si on savait, on pourrait le soigner, le soulager, ah je voudrais tant, je voudrais*

*me dépouiller, tout donner, même me  
couper un doigt, le bois de la chaise est  
brun de la couleur de la cire, il n'a pas assez  
de mots, il la soulève de la chaise, la prend  
contre lui, l'enserme de ses longs bras, essuie  
son visage, enfant amour amour ensemble  
tenir*



## #17| vies minuscules



Je savais qu'il était né dans ce pays et qu'il habitait la ville, du moins qu'il y avait habité à une époque, des faits bien loin de ma pensée en ce jour mouvementé de juillet où je parcourais les rues en compagnie d'un

couple d'amis venus me rendre visite. Depuis le remarquable édifice du lycée Jourdan, on avait enfilé la rue de la République, tourné un peu au hasard sur la droite pour se diriger vers la ville ancienne. Les façades crépies d'ocre du petit théâtre à l'italienne promettaient un intérieur charmant. En voie de rénovation m'avait-on dit, des fonds ayant été récemment attribués pour ce projet. En dehors du Grand Café aux boiseries turquoise déjà photographié au cours de l'hiver et des hautes façades sombres des bâtiments municipaux et préfectoraux, je ne savais pas grand-chose du lieu, n'étant venue depuis ma campagne qu'une paire de fois pour raisons administratives. Remontant à contre-courant la rue du Prat on avait fini par rejoindre la Grand Rue piétonne, agréablement en pente. Des portes condamnées nombreuses et des vitrines couvertes d'affiches et de graffiti témoignaient du peu d'activité de la cité. Ruelles quasi désertes. Ou alors n'était-ce pas la bonne heure. Tout de même quelques tables en terrasse sous de beaux arbres avec

gens attablés pour le café. Tout ça jusqu'à tomber à l'angle de la rue Jules Sandeau sur une vitrine de librairie.

Jolie façade d'un gris doux récemment refaite, albums jeunesse en présentation, porte ouverte aux passants. Le nom de la librairie était inscrit en belles lettres majuscules couleur rouille.

Ça m'a drôlement secouée, ça m'a forcée à rétablir le lien de façon forte et immédiate entre l'écrivain et la ville. La librairie portait le nom d'un de ses livres les plus célèbres paru en 1984, son tout premier livre, un nom et un adjectif, le tout accordé au pluriel. Ah ce livre qui lui était venu, huit vies, huit portraits inspirés par ses ancêtres creusois, petites gens enfermés dans une vie âpre et sans issue. Et, repensant à Antoine Peluchet, à Claudette ou à l'abbé Bandy, je voyais très clairement le dessin de son crâne, ses joues creuses, réinventais cette façon qu'il avait de choisir et d'articuler les mots accompagnés par le jeu constant des mains.

On avait poursuivi jusqu'à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul insérée dans le vieux quartier comme une pièce dans un puzzle. J'ai lu qu'elle avait été reconstruite à l'emplacement d'une chapelle édifiée au XIIIe siècle, ne conservant d'elle que la première travée de la nef et le porche sud. Et c'est devant ce porche que je l'ai croisé. Il était en compagnie d'une femme et il la tenait par la taille. Ils avançaient heureux entre les maisons ornées de petits jardins à la végétation exubérante. Son regard a croisé le mien, il a haussé les sourcils comme si nous nous connaissions, presque ébauché un signe de la main. Mais venez donc prendre un café avec nous, là-bas sous les arbres, c'est un petit coin charmant ! Bien sûr que je les aurais suivis si j'avais été seule, nous aurions parlé du hameau de la naissance, de la compassion, de la résurrection. Nous aurions aussi parlé de Madeleine, la petite morte, que nous avons finalement en commun tous les deux. Scellées dans la pierre rose du porche, vibraient cent petites figures érodées par les

vents et les pluies limousines. Je les avais regardées avec intensité. Elles semblaient si vivantes. Elles me parlaient de Madeleine.

